CHAQUE PIÈCE, 20 CENTIMES.
115e LIVRAISON.

THÉATRE CONTEMPORAIN ILLUSTRÉ

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS,
RUE VIVIENNE, 2 BIS.



LES GAITÉS CHAMPÊTRES

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES

D'APRÈS

M. JULES JANIN

PAR MM. DESNOYERS, GUILLARD ET DURANTIN

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 3 JUILLET 1852.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE

EUGÈNE, 18 ans	MM. JOLIAN.
LE BARON DE FONTENAY, sous le nom d'HUBERT.	RENÉ LUGUET.
LE MARQUIS DE BELLEGARDE.	QUARTIN.
MALISSET, financier.	ROYER.
LOUISON, 18 ans.	Mmes SAINT-MARC.
DENISE.	CAROL. BAUER.
LA TANTE LOUISON.	FERDINAND.

La scène se passe à Paris, sous Louis XV.

ACTE I

La scène se passe dans la chambre de Louison. — Mansarde pauvre, mais coquettement arrangée. — Au fond une fenêtre faisant face à la fenêtre d'une mansarde à l'extérieur. — Porte à droite. — Petite table à gauche, une chaise. — Sur le premier plan à gauche, une grande cheminée tournante.

SCÈNE Ire.

EUGÈNE, seul.

Il entre très-vivement par la porte de droite.

Mademoiselle, pardonnez-moi si je me permets sans vous l'avoir jamais demandé... (*S'arrêtant en regardant autour de lui avec surprise.*) Tiens ! elle n'y est pas ! personne ! Et cependant, à l'instant, de ma fenêtre... (*Il regarde la fenêtre d'en face.*) je l'ai aperçue !... Elle sera sortie pendant que je sautais les quarante marches de mon escalier... elle est là, dessous, à son magasin de la Balance-d'Or, avec son éternelle marraine ! Eh bien ! au fait, j'aime mieux ça !... Car en effet, je suis épouvanté de mon audace ! Parlez d'amour à une femme pour la première fois ! que lui dirai-je ? et par où commencer ? Par quels chefs-d'œuvre d'éloquence lui faire accepter mon hommage ?... Comment offrir à celle que j'aime... offrir quoi ? — Mon nom ? c'est difficile... mon père a oublié de me laisser le sien... — Ma position ?... Troisième clerc de procureur ! — Ma fortune ?... je n'aime pas à parler des absents... Qui me dictera, qui me soufflera mes paroles ? N'y a-t-il pas au monde une âme charitable pour inspirer un pauvre amoureux au début, pour me faire l'aumône d'un bon conseil ? (*allant à une petite glace placée très en vue sur la cheminée à gauche.*) Voyons, toi, me diras-tu comment il faut m'y prendre ? Toi, sa confidente, et qui dois lire dans ses yeux tous les secrets de son âme ?... O petite glace infidèle ! N'espérais-tu pas ma venue que tu ne m'as gardé aucun de ses traits adorés ! que tu n'as retenu aucune de ses pensées pour me les redire ? oublieuse, va !... Tu n'es que l'emblème du cœur humain qui reçoit tour-à-tour toutes les impressions, toutes les amitiés, et qui n'en conserve pas une... ah ! mon Dieu ! (*Se retournant vers la porte d'entrée.*) Je crois que la voici... oui, c'est elle... je meurs de peur !... Décidément me voilà forcé de lui parler d'amour. Si je pouvais m'en aller, sans qu'elle me voie... je vais essayer. (*Il se place derrière la porte de droite qui s'ouvre sur le théâtre.*)

SCÈNE II.

LOUISON, EUGÈNE.

LOUISON, *elle entre un bougeoir à la main, en pleurant et sans voir Eugène.*

Oui, ma marraine, puisqu'il le faut, je tâcherai de vous obéir. Bonsoir, marraine, bonsoir? (*venant s'asseoir contre la table à gauche, et pleurant toujours?* Ah! mon Dieu! mon Dieu! que je suis malheureuse!

EUGÈNE, *à lui-même.*

Elle pleure! je ne m'en vais plus, et je retrouve du courage.

LOUISON.

Hein? qui est là? (*apercevant Eugène tout penaud dans le coin à droite.*) O ciel! que faites-vous ici, monsieur? Pourquoi entrez-vous dans ma chambre?

EUGÈNE, *balbutiant.*

Pourquoi laissez-vous la porte ouverte?

LOUISON.

A quoi bon la fermer? Il n'y a rien chez moi quand je n'y suis pas.

EUGÈNE, *avec un reste de timidité.*

C'est juste; mais comme comme vous y êtes à présent, il y a quelque chose, et je reste.

LOUISON.

Partez.

EUGÈNE.

Je reste.

LOUISON.

Je vous le défends!

EUGÈNE, *les mains jointes.*

Mademoiselle, permettez-moi de vous désobéir.

LOUISON.

Enfin, monsieur, que me voulez-vous? que prétendez-vous? que faites-vous chez moi?

EUGÈNE.

Ce que je veux? ce que je fais? ce que je prétends? (*à part*), oh! ma foi, tant pis, il n'y a plus moyen de reculer.

LOUISON.

Parlez, monsieur, parlez donc... ou allez-vous en!

EUGÈNE.

Je ne m'en vais pas, et je parle, mademoiselle.

AIR : *de M. Montaubry.*

J'aime,
J'aime,
vous ma vie, à vous mon cœur,
J'aime,
J'aime
Avec délire, avec fureur!
J'aime,
J'aime,
Je le dis à vous même
Sans me lasser de ce mot enchanteur.

LOUISON.

Mais je ne vous aime pas, moi, monsieur?

EUGÈNE.

Ça viendra, mademoiselle, c'est bien venu chez moi; jusqu'à présent, je n'avais jamais aimé... mais depuis que je vous ai vue...

LOUISON, *jouant la surprise.*

Où donc?

EUGÈNE.

Là, à ma fenêtre... de l'autre côté de la rue.

LOUISON, *de même.*

Ah! vraiment?

EUGÈNE.

Vous ne m'avez pas remarqué?

LOUISON, *très-vivement.*

Jamais!

EUGÈNE, *à part.*

Menteuse! (*Haut et vivement.*) Et moi, il ne se passe pas de jour que de là-bas je ne vous contemple avec amour... le soir surtout, le soir, je vous vois, à travers vos rideaux, mal fermés, quitter ces souliers si mignons et délacer ce corsage si...

LOUISON, *sévèrement.*

Monsieur, une autre fois, je fermerai mieux mes rideaux... mais tout cela ne me dit pas qui vous êtes.

EUGÈNE.

Je ne suis rien... Mais l'avenir est à moi... à nous deux! j'ai dix-huit écus dans ma poche. (*Il les fait sonner.*)

LOUISON.

Tant que cela!

EUGÈNE.

Tout autant; c'est aujourd'hui la fin du mois... elle a sonné pour moi ces douze petits écus chez mon tuteur, et cette demi douzaine chez mon patron... et tin, tin, tin... je suis riche.

LOUISON.

Bah! vraiment! il me fait rire avec sa richesse.

EUGÈNE.

Fin du mois, cloche d'argent, au battement d'argent, tu nous donnes un front superbe!... Ouvrez-vous, barrières! Ça, mon tailleur apportez votre note, faquin! et je veux m'en donner à cœur joie de passer et repasser devant votre boutique... et tin, tin, tin! fin du mois, la fortune du pauvre, la liberté de l'esclave! qui possède ta fête, et qui n'a rien t'aime encore! On ne vit qu'aux fins de mois! O mes dix-huit écus mignons! Avec tant d'argent et tant d'amour, qui ne serait riche? quelque malheureux millionnaire, tout au plus!... et tin, tin, tin!... Voici de quoi fuir avec moi, mademoiselle, le séjour odieux de la capitale. Voici de quoi gagner une douce retraite où nous goûterons en paix le bonheur de la campagne, et la joie de nous redire mille fois sur tous les tons et à toutes les minutes!

J'aime,
J'aime,
A vous ma vie, à vous mon cœur,
J'aime,
J'aime
Avec délire, etc.

LOUISON, *interrompant.*

Assez! assez! Taisez-vous, aimez-moi si ça vous plaît, mais ne m'en parlez pas.

EUGÈNE, *déclamant.*

« Aimer est un bonheur, mais il ne peut suffire,
« Il faut y joindre encor le bonheur de le dire. »

LOUISON.

Des vers! il ne manquait plus que cela : Partez, il est tard, et ma marraine me défend de garder la nuit de la lumière dans ma chambre.

EUGÈNE.

Elle a raison, soufflons-la.

LOUISON.

Par exemple! voulez-vous finir! Partez, vous dis-je! Il faut que je soupe.

EUGÈNE.

Invitez-moi.

LOUISON.

Oui d'à... un appétit de clerc de procureur, ça me ruinerait.

EUGÈNE.

Je vous regarderai... j'oublierai de manger.

LOUISON

Impossible! je n'ai qu'une chaise.

EUGÈNE.

Bah! en se serrant un peu!

LOUISON.

Je ne veux pas me serrer, bonsoir.

EUGÈNE.

Quand m'aimerez-vous?

LOUISON.

Jamais, je suis sage.

EUGÈNE.

Et moi aussi, hélas!

LOUISON.

Je suis une honnête fille.

EUGÈNE.

Et moi aussi, hélas! c'est-à-dire, non pas tout-à-fait, mais presque.

LOUISON.

Partirez-vous enfin ? je le veux, ou j'appelle ma marraine.

EUGÈNE.

N'appelez pas, j'obéis, adieu, adieu, mademoiselle. (*Il marche vers la porte et disparaît une seconde.*)

LOUISON.

Ah ! enfin !

EUGÈNE, *reparaissant.*

Cependant un seul mot.

LOUISON.

Encore ! je le connais votre mot.

EUGÈNE.

Non, pas celui-là ! Pourquoi pleuriez-vous quand vous êtes entrée tout-à-l'heure ?

LOUISON.

Qu'est-ce que cela vous fait ?

EUGÈNE.

Je vous en prie... pourquoi pleuriez-vous ?

LOUISON.

Parce que ma marraine venait de me gronder, comme elle fait toujours.

EUGÈNE.

C'est vrai, pauvre petite ! on vous appelle dans le quartier la Cendrillon de la Balance d'Or.

LOUISON.

Et ce soir, pour me rendre encore plus malheureuse, elle m'a déclaré qu'elle m'avait trouvé un nouveau prétendu.

EUGÈNE.

Ah ! elle vous en cherche donc ?

LOUISON.

Toujours... elle a beau, cette fois, me faire les plus belles promesses, me dire que je la remercierai de mon bonheur, je ne le crois pas, je ne veux pas la croire.

EUGÈNE.

Vous faites bien.

LOUISON.

Je juge de mon futur par les autres poursuivants dont jusqu'à ce jour elle a autorisé les visites ; le marquis de Bellegarde.

EUGÈNE.

Lui ; ce vieux Roquentin !

LOUISON.

Malisset, le fermier général.

EUGÈNE.

Mais tous vos prétendants, mademoiselle, ont passé la cinquantaine.

LOUISON.

Hélas ! je ne sais pas lequel je déteste le plus... mais ce doit-être celui qu'elle me propose aujourd'hui... aussi ai-je refusé même de le connaître, et voilà pourquoi elle m'a grondé si fort,.. pourquoi je pleurais... et... tenez, je crois que je pleure encore.

EUGÈNE.

Appaisez-vous ! vous avez raison, mille fois raison de détester à l'avance tous vos prétendus... choisissez-moi, aimez-moi, mademoiselle.

LOUISON.

Non.

EUGÈNE.

Je vaux mieux que le vieux marquis.

LOUISON.

C'est possible.

EUGÈNE.

Mieux que le vieux financier ?

LOUISON.

C'est probable... mais...

EUGÈNE.

Quoi ?

LOUISON.

Rien !

EUGÈNE.

Vous n'aimez personne ?

LOUISON, *à elle-même.*

O mon Dieu ! qu'est-ce qu'il dit-là.

EUGÈNE.

Répondez.

LOUISON.

Eh bien ! (*A part.*) au fait, ça ne le regarde pas. (*Haut.*) Non, monsieur, je n'aime personne, et pas plus vous qu'un autre.

EUGÈNE.

Cependant...

LOUISON.

Pas de cependant ; vous ne voulez pas que j'appelle ma marraine, ainsi, voilà votre chemin (*Elle montre la porte.*)

EUGÈNE.

Partir ! sans espérance ?

LOUISON.

Sans espérance.

EUGÈNE.

Sans un baiser ?

LOUISON.

Je le refuse.

EUGÈNE.

Je le prends ! (*Il l'embrasse*)

LOUISON.

Monsieur je vous défends de me revoir.

EUGÈNE.

Ça m'est égal, je reviendrai.

LOUISON.

Monsieur, vous ne trouverez plus la porte ouverte.

EUGÈNE.

Ça m'est égal, je reviendrai par la fenêtre ! Adieu ! adieu ! mademoiselle.

SCÈNE III

LOUISON, *seule.*

A t'on jamais vu !... par la fenêtre ! en attendant je ferme la porte et à double tour ; c'est qu'il m'a embrassée, je crois... oh ! je suis furieuse !... au fait, il ne faut peut-être pas trop se fâcher, quand un jeune homme de bonne volonté va un peu vite en amour ! et puis d'ailleurs, je lui ai dit, et cela est vrai, je n'aime personne... non, je n'aime... c'est-à-dire, suis-je bien sûre de n'aimer personne ! me voilà seule, on ne peut pas m'entendre... et avec moi-même, rien ne me force à mentir ; j'ai peur, au contraire, j'ai grand peur d'aimer, et, ce qu'il y a de plus affreux, d'aimer un inconnu... depuis six mois... et sans espérance... Ce bal du colysée où j'ai été conduite par ma marraine, moi, pauvre cendrillon du magasin... Ah ! ce bal ! et ce beau jeune homme que j'y ai vu, avec qui j'ai dansé une camargo, une seule ! mais qu'elle était bien ! quel brillant costume ! et que de grâce, d'élégance ! et la bonne chose qu'une camargo ! Je l'ai apprise rien qu'à suivre ses mouvements, à lui, et dans ce moment même... (*Sautant de joie quelques mesures de la Camargo ; puis elle s'arrête.*) Par malheur il n'est pas là !

AIR : *En vérité je vous le dis.*

Ce pas divin, je l'adorais,
Mais seule aujourd'hui je l'abhorre !
Car, sans lui, le danser encore,
Ah ! jamais je n'y parviendrais.
Aussi vraiment, lorsque j'y pense,
Je me demande avec terreur,
Si je n'ai tant aimé la danse,
Que par amour pour le danseur.

Et puis, à minuit, j'ai quitté le bal, toujours comme Cendrillon ; mais, hélas ! je n'avais pas, comme elle, oublié ma pantoufle, et mon bel inconnu n'avait rien à me rapporter ; je ne l'ai pas revu, je ne le reverrai plus ! et lui, il ne m'aura pas même remarquée ; je l'oublierai, si ce n'est déjà fait, et ce que j'ai dit à mon voisin le petit clerc de Procureur, qui n'est pas trop mal après tout... c'est dommage qu'il ait les yeux noirs ! mon bel inconnu les avait bleus. Allons, ce que j'ai dit à mon voisin deviendra une vérité. (*Se retournant vers la fenêtre en face de la scene*). Non, Monsieur, je n'aime personne ! (*Une pierre enveloppée d'un papier est lancée du dehors tombe par la fenêtre dans la chambre, Louison recule en poussant un cri d'effroi*). Ah ! c'est de lui sans doute..., l'effronté ! au fait, il m'avait bien dit qu'il rentrerait par la fenêtre. (*Elle va ramasser la pierre et le papier. — Elle le prend, jette la pierre et lit*) : « Ma toute belle, je t'adore, tu le sais. (*S'arrêtant avec colere*). L'insolent ! (*Regardant le bas de la lettre.*) Mais ce n'est « pas de lui ! (*Lisant la signature.*) Le marquis de Bellegarde, « colonel des mousquetaires gris. » Un de mes vieillards ! et c'es-

..ui qui ose se permettre à son âge! (*Ici on frappe doucement en dehors à la porte d'entrée a droite.*) Hem! qu'est-ce que c'est? qui est là?

UNE GROSSE VOIX.

Petite! c'est moi!

LOUISON.

Qui vous?

LA VOIX.

Furtuné Malisset, ton fidele adorateur qui veut mettre à tes pieds toute sa fortune, ouvre donc?

LOUISON.

Malisset, le fermier général.

MALISSET, *toujours en dehors.*

Ouvre moi, ouvre moi donc, petite.

LOUISON.

Impossible, je dors.

MALISSET.

Reveille-toi.

LOUISON.

Je ne peux pas.

MALISSET, *en dehors.*

AIR : *Pan, pan, est-ce ma brune.*

Allons, chère tigresse,
Quoi, ne m'entends-tu pas?
J'apporte la richesse.
Enfin, tu m'ouvriras.

LOUISON.

Pan, pan, je suis tigresse,
Pan, pan, qui frappe, hélas!
Ce n'est que la richesse,
Pan, pan, je n'ouvre pas!

MALISSET, *dehors.*

Je suis Plutus, le plus puissant des Dieux!
Ouvre, ma chère, apaise tes alarmes.

LOUISON.

Plutus pour moi, ne peut avoir des charmes,
Il est trop laid, et trop bête et trop vieux.

(*Reprenant seule et tres gaiement le refrain.*)

Pan, pan, je suis tigresse, etc.

MALISSET, *parlé.*

Tu refuse de me recevoir?

LOUISON.

Je refuse!

MALISSET.

Eh bien! prends du moins ce billet.

LOUISON.

Quel billet?

MALISSET.

Je viens de l'écrire au crayon et je te le fais passer par dessous la porte, tigresse. (*On voit un billet qui vient d'être glissé par dessous la porte.*)

LOUISON.

Par dessous la porte! en effet le voilà, et lui aussi, il écrit des lettres d'amour.

MALISSET.

Au revoir, poulotte. (*On entend un grand bruit au dehors.*)

LOUISON.

Poulotte! Allons bon, il dégringole dans les escaliers!... Il n'y a pas de mal... lisons son billet galant! (*à ce moment on cogne rudement au-dessous du théâtre.*) O ciel! C'est ma marraine qui m'appelle du magasin... elle aura vu que je n'avais pas éteint la lumière! (*On cogne plus fort.*) Me voilà, ma marraine, me voilà; que me voulez-vous? (*Elle va ouvrir une trappe au milieu de la scène... On voit passer une main de femme qui lui remet une lettre.*)

LA VOIX DE LA MARRAINE, *dans le dessous du théâtre.*

Lisez, Mademoiselle, et songez bien à vous conformer à mes prescriptions.

LOUISON.

Vos prescriptions?

LA MARRAINE.

Lisez. (*La main disparaît.*)

LOUISON, *prenant la lettre et refermant la trappe.*)

Oh! je suis toute tremblante. Et de trois. (*Elle va s'approcher de la lumiere pour la lire, mais depuis un moment on a vu Eugene paraitre à la fenêtre qui fait face a celle de Louison. Il a étendu une grande planche entre les deux croisées, et il marche dessus vers la chambre ou il entre en sautant lourdement. Louison pousse un cri d'effroi plus violent que tous les autres et recule devant lui.*) Ah! au voleur!

SCÈNE IV.

EUGÈNE, LOUISON.

EUGÈNE.

Ne criez pas, c'est moi!

LOUISON.

Encore vous, Monsieur.

EUGÈNE.

Encore moi... toujours, toujours moi.

LOUISON.

Quelle audace!

EUGÈNE, *chantant frénétiquement.*

J'aime, j'aime,
A vous ma vie, à vous mon cœur,
J'aime, j'aime
Avec délire, avec fureur.

LOUISON.

Mais vous tairez vous à la fin! Vous m'étourdissez, retournez chez vous.

EUGÈNE, *faisant deux pas vers la fenêtre.*

Par là, je le veux bien, cruelle, je le veux bien!

LOUISON, *l'arrêtant.*

Mais non, pas par là.

EUGÈNE.

Si fait, le chemin est glissant... Trente pieds de haut... Je vais me rompre le cou. Tant mieux, ça fait mon affaire. (*Il a un pied sur la fenêtre, Louison le tient par un bras.*

LOUISON.

Arrêtez.

EUGÈNE.

Non.

LOUISON.

Si.

EUGÈNE.

Non... C'est-à-dire... au fait vous avez raison, je m'arrête, mais un instant, un seul, pour vous adresser tous les reproches que vous méritez.

LOUISON.

Les reproches?

EUGÈNE.

Pendant mon absence, une pierre entremetteuse s'est introduite comme moi par cette fenêtre?

LOUISON.

Une pierre! vous avez vu?

EUGÈNE.

Si je l'ai vue... une pierre de taille!... j'ai pensé en mourir de désespoir, et j'aurais bien fait, car alors vous m'auriez plaint, vous vous seriez reproché ce fatal billet,

LOUISON.

Un billet! j'en ai bien reçu trois.

EUGÈNE.

Trois?

LOUISON, *gaiement*

Que voici... hier deux... avant-hier cinq. Il y a des jours de hausse et des soirs de baisse.

EUGÈNE.

Trois billets!

LOUISON.

Tout autant : de M. de Bellegarde, de M. Malisset et de ma marraine.

EUGÈNE.

Votre marraine?

LOUISON.

Voulez vous que nous les lisions ensemble, je ne les connais pas?

EUGÈNE.

C'est cela, lisons!

(Louison s'assied sur la chaise qu'elle place vers le milieu de la scène. Eugène va prendre la bougie sur la table et revient éclairer Louison. Eugène a le n° 1. Louison le n° 2.

LOUISON.

Mais procédons par ordre : la lettre de M. de Bellegarde. *(Eugène tient le bougeoir un peu haut et Louison qui n'y voit pas assez pour lire lui dit :)* Asseyez-vous, Monsieur.

EUGÈNE.

Sur quoi? Vous n'avez qu'une chaise.

LOUISON.

C'est vrai!

EUGÈNE.

Attendez, vous en avez deux. *(Il pose la chaise en long.)* Oui, comme cela vous en avez deux. *(Louison s'assied sur les pieds, et Eugène sur le dossier.)*

LOUISON.

Tiens, c'est gentil! *(Lisant.)* « Ma toute belle, je t'adore, tu le sais. »

EUGÈNE.

Il vous tutoie?

LOUISON.

Un gentilhomme se croit tout permis avec une vilaine.

EUGÈNE.

Vilaine! ce n'est pas mon avis.

LOUISON.

Silence! je continue. *(Lisant.)* « Je brûle d'allumer à ton in- » tention et avec toi les flambeaux de l'hyménée. J'ai dans mes « terres le bailli de Paphos, il nous unira. »

EUGÈNE.

Le bailli de Paphos?

LOUISON.

Je ne connais pas ce baillage là.

EUGÈNE.

Moi, je voudrais le connaître avec vous... avec toi.

LOUISON.

Eh bien! monsieur, vous aussi, vous me tutoyez!

EUGÈNE.

Je suis peut-être gentilhomme, je n'ai jamais connu mon père.

LOUISON, *reprenant la lettre.*

« Demain matin, à sept heures précises, j'entrerai dans ta « chambre, par la cheminée. »

EUGÈNE.

Par la cheminée!

LOUISON, *lisant.*

« Je viens d'acheter à cet effet la maison voisine qui a jadis « appartenu à mon maître en l'art de plaire, le duc de Fronsac.

EUGÈNE.

Le duc de Fronsac... En effet, je me rappelle, je l'ai souvent entendu dire... une cheminée tournante.

LOUISON, *regardant la cheminée.*

O mon Dieu! celle-ci, sans doute.

EUGÈNE, *à part, mais sans se lever.*

Si je parvenais à découvrir le secret!

LOUISON.

Et demain matin, à sept heures précises... Sept heures et il en est six!... *(Elle se lève vivement, la chaise bascule, et Eugène se trouve presque par terre, le bougeoir à la main.)*

EUGÈNE.

Déjà!... comme le temps passe... *(à part)* sans avancer à rien.

LOUISON, *de même.*

EUGÈNE, *en se relevant.*

La seconde lettre, mademoiselle?

LOUISON.

C'est ça... la seconde lettre... celle du financier.

EUGÈNE, *la prenant.*

Voulez-vous que je la lise?

LOUISON.

Volontiers! lisez pendant que je vais lire celle de ma marraine.

(Elle s'est assise. — Eugène est à ses genoux. — Louison tient le bougeoir d'une main, et la lettre de sa marraine de l'autre.)

EUGÈNE, *lisant aux genoux de Louison.*

« Trésor de ma vie, moderne Danaé que vous êtes, je me » changerai en pluie d'or pour pénétrer dans votre impénétra- « ble asile. J'ai pris à l'instant l'empreinte de la serrure de votre « chambre. Je vais de ce pas commander un passe-partout qui « sera fait cette nuit même, et demain matin à sept heures « précises...

LOUISON.

Sept heures!...

EUGÈNE.

Comme l'autre! Ils se sont donnés le mot.

LOUISON, *qui a parcouru la troisième lettre, s'écriant.*

Et ma marraine aussi! *(Elle se lève.)*

EUGÈNE, *se levant aussi.*

Bah!

LOUISON, *lisant très vivement.*

« Ma chère filleule, vous êtes plus heureuse que je n'eusse « jamais pu l'espérer. Vous allez être riche, vous allez recouvrer « enfin toute la fortune qu'un procès injuste a fait perdre autre- « fois à votre famille, et vous me remercierez en signant le « contrat dont le notaire rédige en ce moment toutes les « clauses. Je serai avec lui dans votre chambre, à sept heures « précises. »

EUGÈNE, *riant.*

Par où entrera-t-elle?

LOUISON.

Par la trappe!...

EUGÈNE.

Quelle trappe!

LOUISON.

Celle-ci. *(Achevant.)* « Je vous dis ici mon dernier mot : Le mariage ou le couvent. »

EUGÈNE.

Le couvent!

LOUISON, *posant le bougeoir sur la table et jetant la lettre.*

Le couvent! Oh! c'est pire que tout le reste, et je suis perdue.

EUGÈNE.

Non pas.

LOUISON.

Si fait... qui me sauvera?

EUGÈNE.

Vous-même.

LOUISON.

Moi!... je me sauverai!... Et comment?

EUGÈNE.

C'est tout simple : vous vous sauverez, en vous sauvant.

LOUISON.

Plaît-il?

EUGÈNE.

Avec moi!

LOUISON.

Vous, monsieur?

EUGÈNE.

Mademoiselle *(montrant la pendule)*, il est sept heures moins un quart.

LOUISON.

Déjà!

EUGÈNE.

Je vous le disais bien, partons!

LOUISON.

Ensemble?

EUGÈNE.

Ensemble pour la campagne.

LOUISON.

La campagne?

EUGÈNE, *pressant et très jeune.*

Vous détestez Paris, n'est-il pas vrai, mademoiselle?

LOUISON.

C'est-à-dire...

EUGÈNE.

Vous le détestez, et moi aussi. Vous aimez la solitude, le calme, les gaîtés champêtres...

LOUISON.

C'est-à-dire...

EUGÈNE.

Vous les aimez, et moi aussi! Quel bonheur d'avoir les mêmes

goûts! Eh bien! mademoiselle, j'irai demander pour vous et pour moi un asile à mon ami Hubert.

LOUISON.

Votre ami Hubert?

EUGÈNE.

Un autre moi-même, un garçon qui, en fait de dévouement céderait des points à Pylade, Euryale, Pythias, et tous les héros de l'amitié la plus mythologique. Ce cher Hubert, il me recevra comme un frère, et vous comme une sœur.

LOUISON.

Une sœur... Mais permettez-donc, monsieur, ne dirait-on pas que nous sommes déjà d'accord?

EUGÈNE.

Mademoiselle, il est sept heures moins cinq minutes.

LOUISON.

Grand Dieu!...

EUGÈNE.

Voulez-vous être la fiancée de Jupiter Malisset?

LOUISON.

Oh! non!

EUGÈNE.

Voulez-vous être unie à M. de Bellegarde par le bailli de Paphos?

LOUISON.

Jamais!

EUGÈNE.

Enfin, voulez-vous entrer au couvent?

LOUISON, *avec terreur*.

Au couvent!... Partons, monsieur, partons pour la campagne

EUGÈNE.

Enfin! (*Tous deux marchent vers la porte, musique à l'orchestre.*)

LOUISON.

Ah! mon Dieu! Mais si l'on nous voit sortir ensemble, on va nous arrêter.

EUGÈNE.

C'est juste... Eh bien! voici mon pont volant...

LOUISON.

Par exemple!

EUGÈNE.

Oh! pour moi seul... Je vais repasser dessus et nous nous retrouverons après?...

LOUISON.

Ah! oui, où nous retrouverons-nous?

EUGÈNE.

Au bois de Vincennes.

LOUISON.

Sous le chêne de Saint-Louis.

EUGÈNE.

C'est dit: je pars. (*Il monte sur la planche*).

LOUISON.

Je pars aussi... Ah! à propos, et votre nom?

EUGÈNE.

Je m'appelle Eugène de Jadis, marquis d'aujourd'hui, pour vous aimer? Ah! et vous?

LOUISON.

Moi, je m'appelle Aurore Louisette, Louison d'aujourd'hui, reine de demain pour vous servir. (*L'horloge sonne*).

TOUS DEUX.

Sept heures.

LOUISON.

On ouvre la porte.

EUGÈNE.

C'est le financier.

LOUISON, *elle va éteindre la lumière, prend un petit mantelet qui est sur la table et revient se placer derrière la porte.* Je le laisse passer devant moi, et je pars.

EUGÈNE.

C'est cela.

LOUISON.

La cheminée tourne.

EUGÈNE.

C'est le marquis.

LOUISE.

La trappe se lève.

EUGÈNE.

C'est votre marraine.

TOUS DEUX.

Silence! à bientôt! au chêne de Saint-Louis. (*Entrent le financier par la porte, le marquis par la cheminée tournante, et la vieille marraine par la trappe placée au milieu du théâtre. — Les deux hommes marchent vers elle dans l'obscurité; l'orchestre joue l'air: J'aime! j'aime! Le rideau baisse.*)

ACTE II.

Une terrasse à laquelle on arrive des deux côtés, au troisième plan. — A droite, l'entrée d'un petit kiosque. — A gauche premier plan, une charmille. — A l'horizon, le bois de Vincennes.

SCÈNE Ire.

HUBERT, *il est assis, tenant entre les genoux un fusil de chasse.*

Oh! la campagne! oh! les plaisirs champêtres!.. Etes-vous attrayants de loin... en perspective!.. Vive la nature! disent les philosophes... et les portiers! oui, mais vive la nature, vue du parterre de l'Opéra, la nature morte, il n'y a que celle-là de vivante. (*Regardant d'un air ennuyé*). Chassé! j'ai chassé hier! je vais chasser aujourd'hui, je chasserai demain... Voilà quatre mois que je chasse et peut-être chasserai-je encore dans quatre ans! Ai-je assez conjugué ce verbe là? Bah! je le conjuguerai jusque dans l'autre monde... c'est ma destinée. (*Il se lève et traverse le théâtre le fusil sur l'épaule, comme se disposant à partir et en fredonnant sur un air connu :*

Lorsque la Parque inhumaine
Aura fini mon peloton,
Tonton, tontaine, tonton.
J'irai voir au sombre domaine,
Si c'est du fil ou du coton...
Tonton, tontaine, tonton.

(*S'arrêtant et déposant brusquement son fusil contre un arbre*) Eh bien, non! ce matin je n'ai pas le cœur à la chasse... Je me suis levé avec des appétits de civilisation féroces, que je ne parviendrai jamais à assouvir dans cet ermitage... à deux pas du bois de Vincennes. J'ai quelque jeunesse, quelque santé, un physique assez acceptable, une vocation des plus solides à étudier également avec les dames et avec les fillettes, à suivre du même pas le bavolet... s'il est jeune, et le falbala... s'il est bien, et je suis condamné à un tête-à-tête éternel avec moi-même, mon fusil et... quoi donc encore? Ah! (*avec une sorte de dédain*) Denise, une petite paysanne, qui vient me rendre ses devoirs deux ou trois fois la semaine. Une petite paysanne gentille, c'est vrai, mais si innocente; et l'innocence je la respecte, j'ai le travers de la respecter... L'homme n'est pas parfait.

SCÈNE II.

DENISE, HUBERT.

(*Denise entre vivement de la gauche, tenant à la main une lettre et un panier qu'elle dépose sur une table de jardin*).

DENISE.

M. Hubert!.. M. Hubert! Ah! je vous trouve enfin!.. Une lettre pour vous.

HUBERT.

Donne vite, ma chère Denise.

DENISE.

Elle est de Paris, de votre père. (*Elle la lui donne*).

HUBERT, *regardant la suscription.*

De mon père! c'est juste. (*Il la met froidement dans sa poche sans la décacheter*).

DENISE.

Vous ne lisez pas?

HUBERT.

C'est tout lu; depuis quatre mois, c'est la dix septième, et comme je sais par cœur les seize premières... (*Répétant de mémoire les lettres dont il parle.*) « Monsieur mon fils, vous semblez oublier que votre vieux père, par suite d'un vieux « procès, a de vieux torts à réparer envers une vieille branche « de la famille, et que, pour l'y aider, vous devez épouser « votre cousine. »

DENISE.

Ah! mon dieu! votre vieille cousine alors, car il paraît que tout ce qui tient à votre pere...

HUBERT.

Probablement! vieille et laide, j'en ai peur, et c'est pour cela que je n'ai jamais voulu la voir.

DENISE.

Vous avez bien fait.

HUBERT.

N'est-ce pas? et c'est pour cela que mon père me défend de rentrer à Paris, qu'il me coupe les vivres, et me condamne a mourir de faim et de soif dans son vieux château de Fontenay. Mais je tiendrai bon.

DENISE.

Vous ferez bien...

HUBERT.

Je ne me marierai pas.

DENISE.

Avec votre cousine... vous ferez très-bien.

HUBERT.

Je resterai à la campagne.

DENISE.

Vous ferez à merveille.

HUBERT.

Et s'il le faut, j'y mourrai de faim.

DENISE.

Oh! pour çà, c'est différent, vous feriez mal, mais j'y mettrai bon ordre. (*Elle regarde son panier*).

HUBERT.

Comment? (*On entend la voix d'un pauvre sous la terrasse*).— La charité s'il-vous-plaît?

HUBERT.

Ah! c'est mon vieux pauvre, un mendiant qui vit des miettes de ma table... Quand j'ai des miettes, hélas! (*Criant vers la terrasse*). Repassez demain, mon brave homme!

DENISE, *allant a la terrasse et parlant au pauvre qu'on ne voit pas.*

Du tout, revenez dans une heure, père Eustache.

HUBERT.

Hein! dans une heure.

DENISE.

Quand vous aurez déjeuné, M. Hubert... Charité bien ordonnée commence... (*Allant au panier*).

HUBERT.

Plaît-il? qu'est-ce que ça? (*Elle ouvre le panier; il regarde*). du jambon!

DENISE.

Du vrai jambon! ça vous a-t-il une bonne mine? Est-ce appétissant, et cuit à point?

HUBERT.

Il embaume... mais qui donc l'a donné?

DENISE, *descendant en scene.*

C'est ma bonne tante Faverge, la crème des femmes, qui, me voyant passer devant la porte et si matin: « Denise, qu'elle « m'a dit, comme ça, comment va ton pere?—Bien, ma tante, « et vous, ma tante? — Et moi aussi; fais-moi un plaisir... « veux-tu? — Oui ma tante. — Voici un jambon que j'ai fait « cuire au vin blanc dans une couche de thym, de serpolet, « et de bonnes herbes, porte-le à ton père. — Oui, ma tante « — De la part de sa sœur Fanchon. — Oui, ma tante. — Et « dis lui que j'en veux manger ma part. — Oui, ma tante. — « Au sortir de la grand'messe, dimanche prochain. — Oui, ma « tante. — Et prends aussi ce poulet gras, et pour toi-même, ces « six belles pommes de reinette un peu fenées. — Oui, ma « tante. — Dame, mon enfant, elles ont été fraîches comme « toi! ridées comme moi à c'te heure, elles sont bonnes ce- « pendant, ce qui preuve qu'il faut être sage étant jeune pour « avoir son prix étant vieille. — Oui, ma tante. » (*Revenant au panier*). Et je suis partie, et j'ai la le jambon et les poulets, et voilà aussi une galette de fine fleur de farine que j'ai pétrie moi-même, de ma main blanche, avec do beurre frais, battu le matin, par moi, pour vous.

HUBERT.

Bon petit chaperon rouge!

DENISE.

Allons, allons... à l'œuvre!.. vous me regarderez tout-à-l'heure at tout à votre aise, en déjeunant: vite... vite... Je vais mettre mon poulet à la broche, et vous, monsieur, préparez la table, je vais apporter les couverts. (*Elle prend son panier et entre au premier plan à gauche*).

SCÈNE III.

HUBERT, seul.

C'est ça, preparons vite... Au fait, elle a des qualités... cette petite Denise... M'apporter juste au moment critique, lait, jambon, poulet... Ça finira par peser sur ma conscience! On ne peut pas toujours accepter sans rendre... et que peut-on offrir d'acceptable à une jeune et jolie fille? qui ne se doute pas elle-même de ce qu'elle vient vous demander? C'est peut-être pour cela que j'hésite... à lui donner la seule preuve de reconnaissance qui soit en mon pouvoir... non, vrai, j'ai des scrupules... ça m'étonne, mais c'est comme ça; je ne veux pas, non, je ne veux pas me laisser tenter par un accès de friandise.

AIR:

Ce n'est vraiment pas autre chose,
A mon appétit de chasseur,
Gibier délicat se propose,
Et je recule avec terreur;
Oui, quoique aujourd'hui tout me tente,
Je ne voudrais pas cependant,
Croquer la brebis imprudente,
Qui vient se placer sous ma dent.

Si encore, c'était une vraie femme, une parisienne! Oh! les parisiennes! je les croquerais toutes, sans miséricorde. Qu'elles n'y viennent pas.

EUGÈNE, *en dehors.*

Hubert! oh! Hubert!

HUBERT.

Qui est là?

EUGÈNE.

C'est nous.

HUBERT.

Qui, nous?

EUGÈNE.

Moi, Eugène, moi, ton ami.

SCÈNE IV.

EUGÈNE, HUBERT, LOUISON

HUBERT.

Eugène, comment c'est toi... de si grand matin! Viens donc par ici sur la terrasse; mais tu n'es pas seul? (*Il va au devant de lui; on voit paraître Eugene attirant apres lui Louison qui se cache la figure.*

EUGÈNE.

Non, mon ami; venez, venez Louison, et n'ayez pas peur... Je vous dis qu'Hubert est le modele des amis.

HUBERT, *offrant la main à Louison, qui a sa mantille sur son bras, puis s'adressant à Eugene.*

Ferme la volière... je tiens la fauvette.

AIR: *Ah! le bel oiseau, maman*

Ah! le bel oiseau vraiment,
Vite en cage
Et son ramage,
Va nous plaire, je le gage,
Car son plumage
Est charmant!
Pour dissiper mes ennuis,
Tu vi ns à point, cher Eugène,
(*à part.*) Ce modele des amis,
M'amène
Une parisienne.

ENSEMBLE.

Ah! le bel oiseau vraiment,
En cage,
Par son ramage
Il nous séduira, je gage,
Car son plumage
Est charmant.

LOUISON, *à part.*

Je meurs de peur...

EUGÈNE.

Ma chère Louison, j'ai l'honneur de vous présenter mon ancien ami, Hubert L'Homond, baron de Fontenay, passé aujourd'hui à l'état de sauvage, sans doute pour se punir d'avoir été trop civilisé.

HUBERT, *bas.*

Tais toi donc !

LOUISON, *se hasardant à regarder.*

Monsieur croyez que ma gratitude... (*Elle pousse un petit cri de surprise comme si elle reconnaissait Hubert*) Ah !

EUGÈNE.

Cher ami, nous arrivons chez toi sans façon ; tu nous reçois à bras ouverts...

HUBERT.

Très ouverts.

LOUISON, *à part en le regardant encore.*

Oh ! non, ce n'est pas lui ; ce ne peut être lui !

EUGÈNE.

Tu nous donnes l'hospitalité.

HUBERT.

Comment donc ?

EUGÈNE.

La table et le gîte.

HUBERT.

Pour deux ?

EUGÈNE.

Oui deux ensemble.

LOUISON, *reprenant un peu d'assurance.*

Non pas, séparément,

HUBERT.

Séparément ! (*bas à Eugène*) Ah ! chambre à part ! Vous êtes donc mariés !

EUGÈNE, *bas.*

Je n'ai pas eu le temps.

HUBERT, *bas.*

Fripon !

EUGÈNE.

Mais non... je te jure que je n'ai rien friponné !

LOUISON.

Que dites-vous donc, messieurs ?

EUGÈNE.

C'est mon ami qui me demandait...

HUBERT.

Tais toi donc !

EUGÈNE.

Si nous sommes mariés. (*Louison baisse les yeux*) Je lui répondais : nous le serons... on ne peut pas tout faire en un jour.

LOUISON

Et comme il n'y a qu'un jour que nous nous connaissons...

HUBERT.

Bah !

LOUISON.

Oh ! rien qu'un jour.

HUBERT.

Et que, dans ce seul jour, vous avez déjà fait beaucoup de chemin...

LOUISON.

Mais pas trop... deux lieues tout au plus.

EUGÈNE, *soupirant.*

Directement, hélas ! et sans nous égarer.

HUBERT.

Vrai ?

EUGÈNE.

Juge plutôt... nous nous envolons de Paris

LOUISON.

Et nous nous rejoignons...

EUGÈNE.

A Vincennes.

LOUISON.

Sous l'arbre de saint Louis !...

HUBERT.

Le rendez vous des amoureux !

AIR : *des Dieux.*

Le choix est bon, le lieu propice.
Le chêne où dans le bon vieux temps,
Le saint roi rendait la justice,
Fut toujours bien cher aux amants.
Sous son ombre où croît l'herbe tendre,
Tout provoque à de doux arrêts,
Et deux plaideurs sans se défendre
Y terminent vite un procès.

EUGÈNE.

Mais non, tu te trompes... Nous ne nous sommes pas entendus... Le procès dure toujours.

HUBERT.

Pas possible !

LOUISON.

Une fois sous l'arbre nous avons marché devant nous.

HUBERT.

Tout de suite ?

EUGÈNE, *vivement et gaiment de part et d'autre*

Tout de suite... et tout droit. La main dans la main.. le cœur au diable.

HUBERT.

Et le diable au cœur ?...

EUGÈNE.

Et nous arrivons pour te dire : ami...

LOUISON.

Soyez charitable à la pauvre jeunesse.

EUGÈNE.

Sâche compatir au bonheur.

LOUISON.

Devenez notre guide.

EUGÈNE.

Notre caissier.

LOUISON.

Notre père !

EUGÈNE.

Abrite nous !

LOUISON.

Unissez-nous.

EUGÈNE.

Et commence par le repas des noces.

LOUISON.

C'est vrai ! je meurs de faim !

EUGÈNE.

Et moi d'amour.

HUBERT, *avec beaucoup d'entrain.*

Certainement que je serai votre père... votre meilleur père !.. Mais que je vous presse un peu sur mon cœur ! (*Il baise au front Louison et chante gaiment, avec une affectation comique d'enthousiasme paternel !*)

AIR : *de la piété filiale.*

Mes chers enfants, unissez-vous,
Vous serez heureux, je l'espère,
La tendre fille est toujours bonne mère,
(*Il l'embrasse sur le cou*). Le tendre fils est toujours bon époux

(*Il serre la main d'Eugène, puis se retourne encore pour embrasser Louison.*)

De votre amitié conjugale
Naîtront de jeunes successeurs,
(*Il embrasse Louison*). Qui vous feront éprouver les douceurs
De la piété filiale ! (*Il l'embrasse encore*).

LOUISON, *à part.*

Il est amusant, ce père là ! Je l'ai vu quelque part.

HUBERT.

Je suis tout ému ! ce bon... cet excellent ami, je ne me lasserais pas de lui témoigner... (*Il veut embrasser encore Louison.*)

EUGÈNE.

Témoigne un peu plus à droite, cher ami !

HUBERT.

A droite... très bien (*tournant le dos au public, il a à sa droite Louison qu'il veut encore embrasser. Eugène le tire par le

bras.) Ah! ça! que je vous oriente un peu... (*Montrant la gauche.*) Mon fils, au bas de cette terrasse, voici le pavillon que je te destine... c'est le mien... (*Montrant à droite*) ma fille, voilà le vôtre.

EUGÈNE.

Je proteste! Louison, vous reviendrez a des sentiments plus humains.

LOUISON.

Taisez-vous.

HUBERT.

Taisez-vous, mon fils.

EUGÈNE.

Ma chère Louison!

HUBERT, *chantant.*

Va t'en voir, s'ils viennent Jean,
Va t'en voir s'ils viennent. (*Il le pousse à gauche*).

EUGÈNE.

Tu m'ennuies,-toi. (*Voulant revenir à Louison*) Ma petite Louisette...

LOUISON.

Laissez-moi!

HUBERT, *gardant le milieu et s'emparant d'Eugene.*

Holà!

EUGÈNE.

Holà, toi même! Lâche donc! (*Louison s'enfuit par la droite quand elle s'aperçoit qu'Eugene ne peut pas la voir!*

HUBERT.

Je suis à mon poste de père... tu m'as nommé toi-même à cette honorable fonction, et...

EUGÈNE.

Je te destitue... Mais lâche-moi donc! Ah! Enfin! (*Il s'échappe de ses mains, et voyant que Louison a disparu, il s'écrie.*) Quel côté a-t-elle pris?

HUBERT, *montrant la droite.*

Celui-ci?

EUGÈNE.

Celui-ci, menteur! Je m'en vais par celui-là! (*Il sort par la gauche.*)

HUBERT.

Bravo! Je lui dis la vérité... Il ne me croit pas! Le ciel! malgré moi-même, veut me garder ma Parisienne! Elle est charmante, et puisqu'il la cherche ou elle n'est pas... Mu foi!... (*Il fait quelques pas vers la droite, mais. Denise vient de rentrer en scene par la gauche, tenant d'une main un plateau sur lequel est le déjeuner, et qu'elle dépose sur une petite table verte, à hauteur du second plan. Elle porte aussi sous le bras un panier contenant la bouteille de champagne, les verres, les assiettes, les couteaux et le panier, elle vient le placer sur une chaise au premier plan a gauche, tout pres de la table qu'elle va préparer pour le déjeuner.*

SCÈNE V.

DENISE, HUBERT.

DENISE.

Eh bien! que regardez-vous donc là-bas?

HUBERT, *à lui-même.*

Ah! Denise, je l'oubliais...

DENISE.

Quelque perdrix, je gage?

HUBERT.

Oui! oui, c'est une perdrix.

DENISE.

Rouge ou grise?

HUBERT.

Blanche.

DENISE.

Etes-vous fou? C'est une Colombe, alors.

HUBERT.

Va pour une Colombe.

DENISE.

Sauvage!

HUBERT, *étourdiment.*

Non, Parisienne!

DENISE.

Hein! Décidément vous êtes fou! Vous n'avez que le gibier en tête et en attendant, vous n'avez pas même songé à préparer la table... Oh! le paresseux!... Allons! vite! vite! réparons ensemble le temps perdu. Tenez, regardez?

HUBERT.

Une bouteille de Champagne!

DENISE.

La dernière!

HUBERT.

Echappée à tant de naufrages! Denise, je te bénis.

DENISE.

Hein! le joli petit repas que nous allons faire en tête-à-tête.

HUBERT, *à part, tout en l'aidant.*

Comment va-t-elle prendre ce tête-à-tête à quatre?

DENISE.

Tiens!... c'est gentil.

HUBERT.

Quoi donc?

DENISE.

La devise écrite au fond de cette assiette-là! (*Lisant.*)

Honnête fille et bon vivant,
Rendent l'hôte bien content.

HUBERT, *à part.*

Parfait! c'est mon affaire!

DENISE.

Là! voilà votre place, monsieur... la place d'honneur... et maintenant, je me mets ici, pour moi, un second couvert.

HUBERT.

C'est bien dit... ici le second couvert, et la, le second second.

DENISE.

Un second second, c'est un troisième!

HUBERT.

Eh! bien oui... un troisième!

DENISE.

Comment?

HUBERT, *montrant l'assiette.*

Honnête fille et bon vivant...

DENISE, *achevant la devise.*

Rendent l'hôte bien content?... Après?

HUBERT.

Denise, est-ce que vous ne seriez pas hospitalière pour un frère a moi?

DENISE.

Un frère de lait?

HUBERT.

Non... Mais un frère d'étude que voici. (*Eugene rentre par la droite.*)

SCÈNE VI.

DENISE, EUGÈNE, HUBERT, LOUISON.

EUGÈNE.

Impossible de la rattraper.

DENISE, *à part.*

Où diable a-t-il déniché ce petit importun?

EUGÈNE.

Une femme! (*Il salue. — Bas a Hubert.*) Je ne suis plus surpris, cher ami, si tu aimes si passionnément la campagne et la chasse.

HUBERT.

Mais non... tu t'égares... je suis au même dégré que toi.

DENISE, *soupirant et continuant de mettre la table.*

Allons, voici l'assiette de monsieur...

(*Lisant machinalement au fond de la nouvelle assiette qu'elle tient a la main.*)

Méfiez-vous d'un troisième,
S'il n'amène sa quatrième.

HUBERT, *déclamant aussi.*

Bien dit, ma foi, c'est cela même, un couvert pour le quatrième.

DENISE.

Ah! il y est?

HUBERT.

Eh oui, ma petite Denise... Cette assiette de terre a parlé d'or... Justement! ce troisième a amené son quatrième. Donc, un couvert de plus... Il ne faut pas séparer ce que l'assiette a réuni.

DENISE.

Son quatrièmo ? l'assiette dit sa quatrième.

HUBERT.

Et l'assiette dit bieu! regarde plutôt. (*Il lui montre Louison qui descend du pavillon de droite, elle n'a plus son petit mantelet. Eugene qui pendant les a parte précédents a remonte la scene en cherchant Louison, se trouve maintenant aupres d'elle. Cri de surprise des deux femmes. Elles s'arrêtent l'une devant l'autre, se regardent des pieds a la tête, puis Louison fait une révérence gracieuse et ironique; Denise une révérence un peu grotesque.*)

DENISE.

Madame...

LOUISON.

Mademoiselle...

DENISE.

AIR : *des compliments de Normandie*).

J' suis vot' servante, madame,
Et j' vous fais mon compliment,
Vraiment,
R'cevez mon compliment.

LOUISON.

Lorsque je vous vois, mon âme
Est dans le ravissement,
Vraiment,
Je suis dans l'enchantement !

ENSEMBLE.

DENISE.

Ah ! vraiment, madame,
Recevez mon compliment,

LOUISON.

Sur mon âme, sur mon âme,
Je suis dans l'enchantement.

LOUISON, *avec affectation.*

Qu'elle est jolie !
Pour mon amie,
Je la prendrais avec bonheur,

DENISE.

Déjà moi-même,
J' crois que j' vous aime,

TOUTES DEUX, *à part.*

Je la déteste de bon cœur.

HUBERT.

Asseyez-vous, mesdames,
D'honneur c'est étourdissant,
De voir comme les femmes
S'adorent en un moment.

EUGÈNE, *parlé.*

C'est ça, c'est ça ! A table !

ENSEMBLE.

LOUISON, HUBERT, EUGÈNE.

Quel gai repas nous réclame,
Je suis dans l'enchantement
Vraiment,
Est-il repas plus charmant ?
Cela nous réjouit l'âme,
Et dans ce joyeux moment,
Vraiment,
Je suis dans l'enchantement,
Oui, vraiment sur mon âme,
Devant ce repas charmant,
Sur mon âme, sur mon âme,
Je suis dans l'enchantement.

DENISE.

Je suis vot' servant, madame,
Et j'vous fais mon compliment,
Vraiment,
Recevez mon compliment,
Un gai repas nous réclame,
Et dans ce joyeux moment,
Vraiment,
Je suis dans l'enchantement,
Oui, vraiment sur mon âme,
Devant ce repas charmant,
Sur mon âme
J' suis dans le ravissement.

(*Ils se placent autour de la table qui est ronde, Louison le premiere, puis Hubert et Eugene. — Pendant ce temps, Denise va prendre le plateau sur lequel est le déjeuner, moins le poulet qu'Hubert a déjà pris et se dispose à découper pendant qu'Eugene tient la bouteille de Champagne. — Quand Denise se retourne avec le plateau à la main, elle s'aperçoit que Louison a pris sa place, et restant au milieu de la scene, elle s'écrie :*

DENISE, *à part.*

Elle a pris ma place... Oh ! je suis furieuse...

LOUISON, *assise.*

Eh bien, ma belle demoiselle, est-ce que vous n'êtes pas des nôtres ?

DENISE.

Si fait, je suis des vôtres, ma belle madame, (*A part.*) Oh ! je voudrais voir le déjeuner à tous les diables !

LA VOIX DU PAUVRE.

La charité, s'il vous plaît !

DENISE, *poussant un cri de joie.*

Ah !

HUBERT.

Mon vieux pauvre... Il arrive trop tôt !

DENISE.

Non pas... il vient très à point, au contraire... Tendez votre besace, père Eustache, et ne laissez rien perdre,

(*Elle remonte et jette au pauvre le plateau sur lequel est le déjeuner.*)

EUGÈNE, *se levant la bouteille à la main.*

Qu'est-ce qu'elle fait ?

LOUISON.

Mais, mademoiselle ?...

HUBERT, *se levant, le poulet au bout d'un couteau.*

Mais, Denise... Charité bien ordonnée commence...

DENISE.

Commence par servir le prochain... (*Elle prend le poulet d'Hubert, la bouteille d'Eugène, et les jette pardessus la terrasse*). Prenez, prenez tout, père Eustache !

LA VOIX DU PAUVRE.

Merci, merci, ma belle demoiselle.

HUBERT.

Denise, je vous maudit !

DENISE.

Et moi, monseigneur, je vous salue, et vous aussi, la belle Parisienne. Soyez tranquille, M. Hubert, on exécutera l'ordre de votre père. Du pain sec et de l'eau !... Je vous baise les mains, je vais faucher mes prés... et que le ciel vous tienne en joie

ENSEMBLE TRÈS VIF.

DENISE.

Qu'en dites-vous, madame ?
e repas charmant
Finit si brusquement,
Ça vous charme-t-il l'âme ?
Et vous, beau monseigneur,
Riez de votre malheur.
Vous vivrez tout le jour
De joie et d'amour,
Car pour moi j' vous quitte sans retour.

LOUISON ET EUGÈNE.

Que nous veut cette femme ?
Dans un pareil moment,
D'où lui vient brusquement
L'ardeur qui l'enflamme ?
Je plains de grand cœur
e repas enchanteur ;
Faudra-t-il tout le jour
Jusqu'à son retour
Tous les trois vivre d'air et d'amour

HUBERT.

Alors que nous réclame
Un repas si charmant,
D'où lui vient brusquement
L'ardeur qui l'enflamme ?
Je rirais de grand cœur !
Mais cette étrange humeur
Nous laisse au grand jour
Tous les trois vivre d'air et d'amour.

(*Denise sort.*)

SCÈNE VII.

EUGÈNE, HUBERT, LOUISON.

(*Les trois personnages ont gardé un morceau de pain qu'ils mangent tout en parlant, pendant le commencement de la scène*).

EUGÈNE.

Qu'est-ce qu'elle a dit?

LOUISE.

Elle est folle?

EUGÈNE.

Du pain sec et de l'eau?

HUBERT.

Hélas! c'est la vérité, la triste vérité! Oh! nous avons ici le superflu, c'est vrai; mais le nécessaire, on vous le souhaite; nous avons des couteaux à manches d'ivoire à jour, et pas un poulet; des coupes en vermeil, et pas de vin; des cuillers en agathe orientale, et pas une confiture! Nous avons des plats de terre cuite qui valent mieux que de l'argent, et dans ces plats, je ne puis vous servir que l'Enéide, l'Odyssée, et les quatre parties du monde... Ah! si fait, il y a encore la romance de Malborough que je peux vous servir. (*Chantant avec gaîté*).

Je n'ai ma très chèr' fille,
Mironton, mironton, mirontaine,
Pour nourrir ma famille,
Rien autre chose à vous offrir.

LOUISON, *à elle-même.*

Pauvre jeune homme! Que de gaîté dans sa détresse! Mais où donc l'avais-je vu?

EUGÈNE.

Ainsi nous voilà condamnés à faire nos quatre repas par cœur?

HUBERT.

Je le crains... Ah!

EUGÈNE, *voyant Hubert qui s'élance vivement sur son fusil.*

Eh bien, que fais-tu donc? Est-ce que tu veux te défaire de deux bouches inutiles?

HUBERT.

Mademoiselle, il ne sera pas dit qu'une jolie fille comme vous, mourra de faim chez moi; je ne vous demande que dix minutes pour tuer un lièvre, dix perdrix, vingt faisans... Vous devez aimer les faisans?

EUGÈNE.

Pardieu.

LOUISON.

J'en dois raffoler, je n'en ai jamais mangé?

HUBERT.

Demandez, commandez, mademoiselle, je tuerai tout ce que vous aimerez... Eugène, prends garde à toi.

EUGÈNE.

Tue pour moi une bonne dinde truffée, cher ami.

LOUISON.

Et un jambon de Bayonne.

HUBERT.

Vous me narguez! Eh bien, morbleu! tu peux courir à la cuisine, rallumer le feu... Tu verras si dans dix minutes... (*Il fait deux pas pour sortir*). Médor! Médor!

EUGÈNE, *allant à Louison.*

C'est cela, cher ami, je vais rallumer le feu!

HUBERT, *se retournant et voyant Eugène prenant la taille de Louison.*

Hein! comment diable, ils m'ont chargé d'être leur père, et j'ai l'imprudence d'abandonner mes enfants.

EUGÈNE.

Louison, ma Louisette, il nous laisse seuls... un baiser!

LOUISON.

Non pas.

HUBERT, *jetant un cri.*

Ah! (*Il laisse tomber son fusil*).

EUGÈNE ET LOUISON, *ensemble.*

Quoi donc?

HUBERT.

Le pied m'a tourné... Aie.

LOUISON.

Une entorse!

HUBERT.

Oui, oui, c'est cela, une entorse. (*Il boite*).

EUGÈNE.

Ça va se passer en marchant... va, mon ami, va.

HUBERT.

Oui, oui,.. Aie! je souffre le martyre. (*Il boite davantage*).

EUGÈNE.

Oh! pauvre Hubert.

LOUISON.

Venez, venez vous asseoir; appuyez-vous sur moi... là, là... (*Elle se dirige vers la table à gauche*). Souffrez-vous toujours...

HUBERT, *assis.*

Toujours... et cependant j'ai promis des faisans à mademoiselle, et je veux... (*Il essaie de se lever, et retombe en poussant un grand cri de douleur.*) Ah! impossible!

EUGÈNE.

Cher ami, va!

LOUISON.

Ce cri de douleur.

EUGÈNE.

Pauvre garçon!

HUBERT, *à part.*

Il me plaint! Bon jeune homme, va. (*Il fait un demi mouvement sérieux pour se relever.*)

LOUISON.

Je vous défends de sortir.

EUGÈNE.

Et moi aussi, je te le défends... j'irai plutôt moi-même...

HUBERT.

Toi?

LOUISON

Vous êtes chasseur?

EUGÈNE.

De vocation... quoique je n'aie jamais exercé, mais je puis essayer...

LOUISON.

Certainement! vous pouvez essayer. (*Elle lui donne, pendant qu'il parle à Hubert, le sac à plomb, la poudrière et la carnassière qui sont sur le banc.*)

EUGÈNE.

Et pendant que j'irai chasser à ta place, tu pourras plaider ma cause.

HUBERT

Ta cause! Auprès de qui donc?

EUGÈNE

Auprès d'elle! qui me désespère par ses cruautés depuis notre départ de Paris, et qui doit comprendre pourtant qu'après l'éclat de notre fuite... Enfin, elle doit comprendre qu'elle est ma femme!

HUBERT.

Sa femme!

LOUISON, *à part, en lui donnant le fusil qu'elle est allé ramasser.*

Oh! pas encore!

EUGÈNE, *avec chaleur.*

Ainsi, c'est convenu, Hubert, tu me rendras ce service-là... Tu seras aujourd'hui le gardien de mes amours, au bois de Vincennes, comme j'étais celui des tiennes, il y a six mois... à la noce du Dauphin... au bal du Colysée.

LOUISON, *vivement, à part.*

Au bal du Colysée!

EUGÈNE.

Je me confie à toi... Je vais appeler Médor, et je pars! (*Il sort en criant : Médor! ohé! Médor!*)

SCÈNE VIII.

HUBERT, LOUISON.

HUBERT, *à part et toujours assis.*

Il se confie à moi... Il me charge de garder ses amours.

LOUISON.

Il y a six mois! à la noce du Dauphin... Au bal du Colysée!

HUBERT, *de même.*

Cette confiance-là dérange tous mes projets... sa femme! la femme d'un ami!

LOUISON, *toujours à part.*

Oh! je veux absolument savoir si c'était lui. Je le saurai. (*Haut*) Monsieur...

HUBERT, *tressaillant.*

Madame...

LOUISON, *se rapprochant.*

Souffrez-vous encore?

HUBERT, *se levant brusquement et lui tournant le dos.*

Je ne sais pas, madame.

LOUISON.

Oh! prenez garde, votre entorse...

HUBERT.

C'est vrai, je l'oubliais. (*Il retombe assis tout d'une pièce, et porte les mains à la jambe gauche; mais comme ce n'est pas à cette jambe qu'il a simulé l'entorse, il passe vivement ses mains sur sa jambe droite.*)

LOUISON, *à part.*

Oui, plus je l'examine et plus je crois reconnaître...

HUBERT, *de même.*

Quels yeux! comme ils me poursuivent!... comme ils flamboient, et ce sont les yeux de la femme d'un ami! J'aurai la continence de Scipion l'africain... ou celle de Joseph auprès de madame Putiphar! (*Il s'accoude sur la table, le dos tourné.*)

LOUISON, *à part.*

Mais, pour savoir la vérité, le plus simple est de la lui demander. (*Haut.*) Monsieur, répondez-moi.

HUBERT, *sans la regarder.*

Non, madame.

LOUISON.

Etiez-vous...

HUBERT.

Non, madame.

LOUISON.

Au bal.

HUBERT.

Non, madame.

LOUISON.

Il y a six mois.

HUBERT.

Jamais, madame.

LOUISON.

Mais, monsieur, écoutez-moi donc et regardez-moi.

HUBERT, *se décidant à la regarder.*

Eh bien, ma fille... mademoiselle Louison... non, madame... non... Vous êtes trop jolie... je ne veux pas... je ne dois pas vous regarder... (*il se lève*), je dois vous fuir, et de toutes mes forces... ne me suivez pas, ne me suivez pas!

LOUISON.

Mais, monsieur, vous m'affrayez, et votre entorse?

HUBERT.

Ah! n'ayez pas peur, il est avec les entorses des accommodements... mon entorse... tenez, la voilà. (*Il saute en fredonnant l'air de la Camargo; Denise vient de rentrer en scène par le fond.*)

SCÈNE IX.

HUBERT, DENISE, LOUISON.

HUBERT.

Tra lala lala, etc.

LOUISON, *à elle-même.*

Oh! la Camargo!

HUBERT, *dansant plus fort.*

Tra, lala lala.

LOUISON.

C'est cela... J'en étais sûre, c'est lui! c'est bien lui!

HUBERT, *arrêté au milieu de sa danse par l'exclamation de Louison.*

Vous dites, madame?

LOUISON.

Je dis... je dis... que je ne comprends pas par quel miracle vous avez été si vite guéri.

HUBERT.

Par quel miracle?

DENISE, *descendant en scène.*

Je vais vous le dire, mademoiselle?

LOUISON.

La paysanne!

HUBERT.

Denise!

DENISE.

Oui, monseigneur, Denise... Je vous tenais ma promesse; je commençais à m'en aller d'ici pour toujours... Mais bien doucement en retournant la tête malgré moi, par ci par là... Ce qui fait que j'ai vu le petit parisien partir à votre place, votre fusil sur l'épaule, en vous laissant madame à garder... ce qui fait enfin que, toujours malgré moi, au lieu de retourner au village, j'ai repris bel et bien la route du château... Je rentre... et je vous vois sauter, gigotter en compagnie de madame... Pour lors je peux donc lui donner, moi, l'esplication du miracle; l'entorse s'est envolée comme elle était venue. (*Elle montre Louison.*) Pour ces beaux yeux... oui, madame, depuis ce matin, et à première vue, M. Hubert s'est affriandé de vous.

LOUISON.

De moi?

DENISE.

Et vous aussi, à première vue, vous vous êtes affolée de M. Hubert... Voilà le miracle.

LOUISON, *à part.*

Il faisait semblant de boiter, et cela pour moi.

HUBERT, *de même avec fatuité.*

Elle s'est affolée de moi à première vue... je comprends ça!

EUGÈNE, *en dehors.*

Médor! Médor! Médor!

LOUISON.

M. Eugène!

HUBERT.

Putiphar!

LOUISON, *à part.*

Je n'oserai plus lever les yeux devant lui

SCÈNE X.

DENISE, HUBERT, EUGÈNE, LOUISON.

EUGÈNE, *entrant d'un air de mauvaise humeur.*

Par Dieu, mon cher Hubert, j'ai une explication à te demander.

HUBERT.

Laquelle?

LOUISON, *à part.*

Il sait tout... il va m'accuser de perfidie!

HUBERT, *à part.*

Il va me reprocher mon entorse.

EUGÈNE.

Il faut convenir que tu as un chien bien étrange... il m'abandonne net au milieu de ma chasse... J'avais beau l'appeler, Médor! Médor! Médor! Bah! il courait toujours, sans daigner même se retourner... et le voilà là-bas... dans sa niche, dont il m'est impossible de le faire sortir: Pourquoi?

HUBERT, *respirant.*

Ah! ce n'est que cela?

EUGÈNE.

C'est bien assez.

HUBERT.

Je vais te dire! tu n'as rien tué, n'est-ce pas?

EUGÈNE.

Dame! j'ai blessé un canard.

HUBERT, *d'un air de doute.*

Tu l'as pris?

EUGÈNE.

Il était trop sauvage.

HUBERT.

Ah!

DENISE, *à part.*

Pauvre petit! c'est lui qui était trop Parisien!

HUBERT.

Vois-tu, cher ami, Médor n'aime pas les sinécures... et quand il a vu que tu avais peur de faire mal au gibier... il s'est dit qu'il te devenait inutile... alors...

EUGÈNE.

Tu crois?

HUBERT.

C'est comme ça... nous nous passerons de faisans.

EUGÈNE.

Du tout... j'aurai ma revanche... Louison, ma première partie de chasse n'a pas été heureuse, mais j'espère bien que la seconde...

LOUISON.

Monsieur!... ma résolution est prise.

EUGÈNE.

Laquelle ?

LOUISON.

J'avais mal agi en consentant à vous suivre... je me repens, et, je vous demande, je vous supplie de me ramener à Paris.

LES TROIS AUTRES.

A Paris ?

LOUISON.

Chez ma marraine !

EUGÈNE.

Mais vous n'y pensez pas, Louisette.

LOUISON.

Il le faut ! je veux être avant la nuit de retour, auprès d'elle, et quelque sort qu'elle me réserve, je m'y résigne.

HUBERT, *à part.*

Elle a peur de trop m'aimer ! elle se sauve !

DENISE, *de même en regardant Hubert.*

Toujours, toujours les yeux braqués sur elle...

EUGÈNE.

Mais c'est une rupture, mademoiselle ! et quel en est le motif ?

LOUISON.

Le motif ?

HUBERT, *à part.*

Mon mérite.

EUGÈNE.

Quel faute ai-je commise ? est-ce parce que je suis malheureux à la chasse ?

LOUISON.

C'est possible.

EUGÈNE.

Parce que je ne vous ai pas rapporté les faisans qu'Hubert vous avait promis ?

LOUISON.

Je ne dis pas non ; enfin... je le veux. Je vais reprendre ma mantille dans ce pavillon où votre ami, M. le baron de Fontenay voulait bien m'accorder l'hospitalité, et je reviens lui faire mes adieux et mes remerciements, attendez-moi !

EUGÈNE.

Mais, mademoiselle !

LOUISON.

Je le veux.

EUGÈNE.

Comment ! pour des faisans !

LOUISON.

Croyez ce qu'il vous plaira, je le veux ! (*Elle sort à droite.*)

EUGÈNE, *se retournant vers Hubert.* *

Pour des faisans !

HUBERT.

Elle le veut ! les femmes sont comme çà, cher ami... Tâche de décider un faisan à te suivre... je vais toujours à la cuisine rallumer le feu. *Fausse sortie. Il s'arrête, regarde du côté où a disparu Louison et dit à part.*) J'ai mon idée !... elle ne partira pas... Va te promener, ma vertu ! Tant pis pour Putiphar.

(*Eugène a le dos tourné et ne voit pas Hubert, qui, avant de sortir à l'extrême gauche, envoie des baisers vers le pavillon dans lequel Louison est entrée. — Denise a vu tous ses mouvements, et sa colère a paru s'augmenter pendant la fin de cette scène.*)

SCÈNE XI.

DENISE, EUGÈNE.

EUGÈNE, *abasourdi et regardant à droite.*

Elle veut retourner à Paris, chez sa marraine.

DENISE, *regardant à gauche.*

Il la reluque encore, et lui envoie des baisers !

EUGÈNE.

Et moi ! elle me repousse ! elle me dédaigne !

DENISE.

Et c'est pour un autre que je mettais le couvert.

EUGÈNE.

C'est qu'on ne se joue pas d'une façon plus cruelle de l'amour qu'on a inspiré !

DENISE.

Il ne m'avait rien promis, c'est vrai... Mais il me semble pourtant qu'il me manque de parole

EUGÈNE

O les femmes ! les femmes !

DENISE.

O les hommes ! les hommes !

EUGÈNE

Des coquettes !

DENISE.

Des trompeurs !

EUGÈNE.

Des perfides !

DENISE.

Des monstres ! (*Ils ont parlé presqu'ensemble et s'arrêtant comme étourdis par les paroles l'un de l'autre.*) Hein ?

EUGÈNE.

Plaît-il ? qui donc répète tout ce que je dis ?

DENISE.

Il y a un écho ! (*Apercevant Eugène.*) Ah ! c'est le petit !

EUGÈNE.

Ah ! c'est la petite !

DENISE.

Au fait, il n'est pas trop mal, le petit

EUGÈNE.

Elle est très gentille, la petite.

DENISE.

Et c'te mijaurée qui l'oublie !

EUGÈNE.

Et cet insensé d'Hubert qui ne s'en aperçoit pas !

DENISE, *venant à lui.*

N'est-ce pas qu'il a tort ?

EUGÈNE.

N'est-ce pas qu'elle est impardonnable ?

DENISE.

Je crois bien.

EUGÈNE.

Parbleu.

DENISE.

Qu'est-ce qui manque pour lui plaire ?

EUGÈNE.

Que me faut-il donc pour me faire aimer d'elle ?

DENISE.

Un beau langage, des belles manières.

EUGÈNE.

Des faisans, rien que des faisans.

DENISE.

Mon Dieu, je m'habituerais à en avoir.

EUGÈNE.

Je finirais peut-être par en attraper.

DENISE.

Certainement... ça peut s'apprendre, çà. On vous l'apprendrait.

EUGÈNE.

Qui çà ? vous !

DENISE

Moi.

EUGÈNE

La chasse !

DENISE.

La chasse... à force de regarder, on s'instruit, et j'ai tant regardé M. Hubert...

EUGÈNE.

Et moi, j'ai tant dévoré des yeux cette ingrate de Louison que je vous dirais bien comment il faut s'y prendre...

DENISE.

Pour plaire comme elle ?

EUGÈNE

Je vous le promets.

DENISE.

Alors donnant, donnant.

EUGÈNE.

C'est ça... Chacun sa leçon.

DENISE.

Je commence la vôtre. (*lui donnant le fusil.*) Prenez moi ça.

EUGÈNE.

Je prends !

DENISE.

Chargez moi ce canon... plus de poudre donc, (*Pendant tout le reste de la scene, Eugene exécute gauchement d'abord, puis peu à peu avec plus d'adresse et de grâce les commandements de la jeune fille*

DENISE.

Au plomb !

EUGÈNE.

Elle est jolie au moins !

DENISE.

Moins de plomb, comme dit la chanson de M. Hubert. (*Elle chante.*)

Soixante grains de plomb, cent dix degré de poudre
Ont à quatre vingt pas la vertu de la foudre.

EUGÈNE, *a lui-même.*

C'est que ses yeux ont aussi la vertu de la foudre.

DENISE, *lui donnant la bourre.*

Maintenant, à ça... Mais pas trop.

EUGÈNE.

Voilà, çà y est, et délicatement, je m'en vante.

DENISE.

A présent, mettez en joue... pas comme çà... Oh ! la bonne petite tournure de clerc de procureur !... Mais j'y pense et ma leçon à moi ?

EUGÈNE.

Laquelle ?

DENISE.

AIR : *de la Marraine.*

Vous d'vez, n'faut pas oublier ça
M'apprendre comment on sait plaire.

EUGÈNE.

D'honneur vous le saviez déjà
Vous êtes très forte, ma chère.

DENISE.

Bah ! comment ça s'ferait-il donc ?
Sans étudier s'peut-il que j'apprenne ?

EUGÈNE.

Oui, vraiment, vous prenez votre leçon
En me donnant la mienne.

DENISE.

Quoi, vraiment ! je prends ma leçon
En lui donnant la sienne.

Alors je continue.

EUGÈNE.

Bravo !

DENISE.

Attention au commandement.

EUGÈNE.

J'y suis.

DENISE.

En joue... le corps plus penché ! ne tenez donc pas vos deux bras raides comme des manches de balais... et vos jambes, on les dirait clouées ensemble... bon ! c'est mieux... Mais ce n'est pas tout.

EUGÈNE.

J'écoute, fixe et immobile,

DENISE, *déclamant avec beaucoup de volubilité.*

Avant de fermer les yeux
Prends soin de les ouvrir tous deux !
La perdrix tourne-t-elle ?
Tire au dessus de l'aile !
Si l'oiseau monte en flèche,
Tire haut, mais dépêche.

Allons, allons, ça va bien ! ça va très-bien ! j'en étais sûre, nous ferons quelque chose de vous.

EUGÈNE.

Vous êtes un puits de science, Mademoiselle, et je brûle de mettre vos leçons en pratique.

DENISE.

C'est ça, c'est la pratique qui vous manque pour faire un bon chasseur... suivez moi donc !

EUGÈNE.

Toujours.

DENISE.

AIR : *C'est l'amour, (ter).*

Attention au commandement !
Bientôt vous s'rez à la chasse
La terreur de la bécasse,
Du lièvre et du faisan.

EUGÈNE.

Et vous, si je dois m'y connaître,
Pour charmer et séduire un cœur
Vous n'avez pas besoin de maître,
Et vous seriez mon professeur.

DENISE.

Vrai : c'est un' chose étrange.
Comme tous deux déjà
Une seul' leçon nous change
Le temps complét'ra ça.

EUGÈNE.

Oui, mademoiselle, ça nous viendra à tous les deux.

DENISE.

En avant.

EUGÈNE.

En avant ! (*Ils marchent vers le fond... Hubert paraît à gauche*).

HUBERT.

Eh bien ! que diable avez-vous donc ? Pourquoi ce tapage ? Où allez-vous ?

EUGÈNE.

Te préparer de la besogne. (*Prenant un air majestueux.*) Chef ! du feu dans tous les fourneaux !

DENISE ET EUGÈNE, *reprenant l'air.*

En avant, vite en avant
Bientôt vous s'rez } à la chasse
Oui je veux être }
La terreur de la bécasse,
Du lièvre et du faisan. (*Ils sortent*).

Au moment où Denise et Eugène s'éloignent vers la droite, on voit reparaître Louison qui a repris sa mantille. Hubert pendant cette sortie a gagné la droite : il n'a plus ses guêtres ni sa ceinture de cuir.

SCÈNE XII.

LOUISON, HUBERT.

HUBERT.

En avant ! en avant !

LOUISON, *descendant le théâtre et sans voir Hubert. — Elle s'avance vers l'endroit où elle a laissé Eugène.*

M. Eugène, me voici, partons.

HUBERT.

Mademoiselle.

LOUISON, *se retournant.*

Ah ! ce n'est pas lui !

HUBERT.

C'est un second lui-même, Mademoiselle. (*A part.*) Allons, allons, je crois que je ferai bien d'envoyer au diable les traditions de Joseph et de Scipion l'africain.

LOUISON.

Mais, Monsieur, que s'ignifie ? où est donc M. Eugene ?

HUBERT.

Où il est ?

EUGÈNE, *dehors.*

Médor ! médor !

LOUISON.

C'est sa voix.

DENISE, *en dehors.*

Médor, ! médor !

HUBERT.

Ce n'est plus sa voix. (*Tous deux remontent la scène et vont regarder du haut de la terrasse.*)

LOUISON, *elle jette sa mantille sur une chaise.*

Il s'éloigne avec cette paysanne.

HUBERT.

Il chasse avec elle, et jusqu'à mon chien ! ce drôle de Médor qui finit aussi par le suivre... Comptez sur la fidélité de la race canine. Encore une illusion qui s'enfuit à toutes pattes

LOUISON, *redescendant la scene.*

Quel parti prendre ? que faire ?

HUBERT.

C'est tout simple, restez.

LOUISON.

Impossible, il faut que je parte.

HUBERT, *lui offrant son bras.*

Partez! je suis à vous, mademoiselle.

LOUISON.

Oh! non, monsieur, jamais.

HUBERT.

Alors restez.

LOUISON.

Mais mon devoir est de retourner auprès de ma marraine.

HUBERT, *lui offrant encore le bras.*

Alors partez.

LOUISON.

Avec vous!

HUBERT.

Pourquoi pas? Eugène a eu le bonheur de vous conduire de Paris à Vincennes, je ne vous demande, moi, que le chagrin de vous ramener de Vincennes à Paris.

LOUISON.

Vous! ce n'est pas la même chose.

HUBERT.

Ah! vous n'avez pas en moi la même confiance qu'il vous inspirait.

LOUISON.

Je n'en suis pas sûre... Vous êtes si gai.

HUBERT.

Alors, restez pour vous en assurer.

LOUISON.

Rester dans une maison où tout me dit que j'ai eu tort de venir.

HUBERT.

Je comprends... Elle est si pauvre... alors partez.

LOUISON.

Si pauvre. Je la redouterais bien davantage si elle était riche.

HUBERT.

Alors restez... car elle ne l'est guère, restez, car elle ne l'est pas du tout.

LOUISON.

Mais monsieur, vous riez toujours.

HUBERT.

Je ris de désespoir.

LOUISON.

Vous chantez même et sortont vous...

HUBERT.

Je danse, c'est vrai... Je saute, je camargue pour tromper ma douleur; je souffre en dedans, mademoiselle.

LOUISON.

Et vos souffrances... s'il faut en croire cette petite paysanne.....

HUBERT.

Denise?

LOUISON.

Vous les devez à la volonté.....

HUBERT.

De mon père! précisément, mademoiselle; il m'impose la famine, ou le mariage.

LOUISON.

Le mariage! ô mon Dieu! Comme ma marraine!

HUBERT.

Votre marraine. Elle veut vous marier?

LOUISON.

Absolument!

HUBERT.

Sous peine de famine?

LOUISON

Sous peine de couvent.

HUBERT.

Les peines se valent... Et l'époux qu'elle vous destine?.....

LOUISON.

Oh! je le déteste d'avance.

HUBERT.

Comme moi!.. j'exècre ma prétendue!

LOUISON.

Elle est donc?

HUBERT.

Laide, sèche, rousse, grêlée et mal bâtie.

LOUISON.

Pauvre jeune homme!

HUBERT.

Et vous, votre futur!

LOUISON.

Vieux, laid, goutteux, asthmatique, chauve, bête et méchant.

HUBERT.

Les deux font la paire! Mais c'est horrible, cela! Je comprends que vous ayez pris la fuite à l'aspect d'une si triste figure.

LOUISON.

J'ai fait mieux, je me suis sauvée avant de l'avoir vue.

HUBERT, *s'écriant bruyamment.*

Ah! bah! c'est particulier.

LOUISON.

Quoi donc?

HUBERT.

La sympathie qui existe entre nous deux; moi non plus, je n'ai jamais vu ma prétendue.

LOUISON.

Jamais?

HUBERT.

Jamais!

LOUISON.

Est-ce possible?

HUBERT.

Je me suis laissé exiler de la Capitale, j'ai dit adieu à toutes ses fêtes, à tous ses plaisirs, je me suis jeté à corps perdu dans les gaîtés champêtres, plutôt que de consentir à la voir.

LOUISON.

Et sans la connaître vous la trouvez?

HUBERT.

Affreuse! Vous trouvez bien votre futur...

LOUISON.

Horrible!

HUBERT.

Un pressentiment!

LOUISON.

Un cri du cœur!

HUBERT.

Par la même raison qu'on adore le fruit défendu, on fuit avec horreur celui qu'on veut vous forcer de consommer... c'est ce que j'ai fait!

LOUISON.

Et moi aussi.

HUBERT.

Et pour m'affermir dans ma haine contre elle, pour me convaincre de plus en plus qu'elle est la plus hideuse de toutes les femmes, je n'est qu'à relire les lettres de mon vieux père qui m'ordonne de la trouver charmante. (*Fouillant dans ses poches et en tirant des masses de lettres.*) Vous permettez mademoiselle?

LOUISON, *tristement et avec indifférence.*

Ne vous gênez pas, vous êtes chez vous... Mais est-ce que vous allez me lire tout ça?

HUBERT.

Non, rien que la dernière! celle de ce matin. Je ne pouvais la décacheter en meilleure compagnie. (*Il lit la lettre.*) « Mon « cher fils! (*S'arrêtant*) Tiens, il ne m'appelle plus monsieur mon fils! (*Continuant de lire*) « Vous pouvez rentrer à Paris « sans condition, je croyais avoir de vieux torts à réparer envers une vieille branche de ma famille. »

LOUISON, *se rapprochant et prêtant plus d'attention.*

Plaît-il?

HUBERT, *lisant.*

« Mais ce que je viens d'apprendre met à l'abri ma conscience « Vous êtes libre, je renonce pour vous à mes projets de ma- « riage! » (*Interrompant sa lecture et sautant de joie en fredonnant l'air de la camargo.*) Ah! bon vieillard! brave homme de père je refusais de lire la lettre.

Tra la la la la.

LOUISON.

Encore cette danse. (*Elle s'avance vers lui et fait un geste d'impatience.*) Monsieur...

HUBERT.

Pardon, mademoiselle, dans la joie comme dans la douleur, je camargue toujours.

LOUISON,

Mais achevez-donc cette lettre, ou donnez-la moi. (*Elle prend la lettre et lit.*) « Cette cousine qu'hier encore je croyais digne « de vous, s'est enfuie de chez sa... (*Elle s'arrête, Hubert achève de lire par derrière l'épaule de Louison.*)

HUBERT.

« De chez sa marraine du magasin de la Balance d'Or avec « un petit clerc de procureur, M. Eugène. » (*Poussant une grande exclamation.*) Ah! bah!

LOUISON.

Ah ! mon Dieu ! ce mari qui m'inspirait tant d'épouvante ?...

HUBERT.

Cette femme que j'exécrais et dont je vous ai dit tant de mal ?...

LOUISON.

C'était vous, mon cousin ?

HUBERT.

C'était vous, ma cousine ?

LOUISON.

Oh ! comme j'avais tort ! je ne trouve à votre physique aucune des imperfections dont je le détais.

HUBERT.

J'étais stupide ! Vous n'êtes pas laide ! vous n'êtes pas rousse, vous n'êtes pas grêlée ! Vous êtes... vous êtes... à croquer, et je...

LOUISON, *vivement.*

Et vous m'épouserez ?

HUBERT, *à part en se grattant l'oreille.*

Hein ? fait-il ? Ma femme, diable !

LOUISON.

Qu'avez-vous ?

HUBERT.

Rien ! *(A part)* Diable ! diable ! cet enlèvement, ce voyage à travers bois... cette halte sous le chêne de Saint-Louis !

LOUISON.

Vous dites, monsieur ?

HUBERT.

Je dis, mademoiselle, qu'il est bien étrange que vous soyez partie avec Eugène, uniquement parce que vous me détestiez, sans m'avoir jamais vu.

LOUISON.

Monsieur !...

HUBERT.

Je dis qu'on est très sensible dans *notre* famille, ma cousine, que votre cœur est fait comme celui de toutes les femmes et que vous ne pouviez me haïr aussi fort que par amour pour un autre.

LOUISON.

Par amour... Eh bien, vous avez raison, monsieur, c'est par amour.

HUBERT.

Vous en convenez ?

LOUISON.

Oui ! mon cousin. J'aime depuis six mois, depuis le jour de la noce du Dauphin.

HUBERT.

Quel rapport ! Cette noce ?

LOUISON.

Quelqu'un que j'ai reconnu aujourd'hui en le voyant dans le même pas pour la seconde fois.

HUBERT, *criant.*

Ah ! bah ! ce quelqu'un... C'était...

LOUISON.

Mon mari !... que je haïssais !... et que j'aimais en même temps sans le connaître.

HUBERT, *criant encore très vivement et regardant Louison avec attention.*

Attendez, attendez donc ! Ne bougez pas !... *(Il la regarde.* Non, je ne vous reconnais pas !... Je ne vous reconnais pas du tout... Mais c'est égal ! vous êtes charmante... je vous aime... et je suis trop bon fils pour ne pas réparer tous les vieux torts de mon vieux père. *(Il prend la main de Louison qui se laisse aller peu à peu à danser avec lui la Camargo, pendant le couplet suivant.)*

AIR : *de la Camargo.*

Acceptez ma main
Que ce pas divin !
Si cher à mon cœur,
Me porte encore bonheur.
Je dois votre amour à la Camargo,
Qu'elle soit le signal de votre conjungo.

(Ici Louison va tomber dans ses bras. Coup de fusil à l'extérieur.

LOUISON, *s'arrêtant en poussant un cri.*

Ah !

HUBERT.

Eugène !

LOUISON.

Lui !

HUBERT.

Lui qui chasse sur mes terres... Pendant que je danse sur les siennes... C'est-à-dire, non pas !

(Chantant le milieu de l'air.)

Pauvre Eugène, sur ma parole,
De lui nuire, je me défends
Ce n'est pas son bien que je vole,
Non, c'est le mien, qu'ici je prends.

(Il regarde tendrement Louison, qui de nouveau lui abandonne sa main, et la danse reprend plus vive et plus animée.)

ENSEMBLE.

Reprênez ma main,
Que ce pas divin, etc.

LOUISON.

A vous mon bon cousin,
Mon cœur et ma main ;
Ce pas enchanteur
M'a porté bonheur
Je n'aime que vous et la camargo.
De bonheur et d'amour, gage toujours nouveaux.

(Il l'embrasse. L'air de la Camargo est remplacé vivement à l'orchestre par celui d'une bourrée.)

LOUISON.

Qu'est-ce que c'est ?

(Eugène ayant en bandoulière quelques perdrix et faisans, rentre en scène, en dansant une bourrée avec Denise.)

SCÈNE XIII.

LOUISON, HUBERT, DENISE, EUGÈNE

DENISE.

AIR : *de la Bourrée auvergnate.*

Sautez donc mieux qu'çà
Eh ! youp ! mon compere,
Vous n'savez rien faire
On vous taloch'ra

EUGÈNE.

Frappez ! ce n'est rien qu'ça
Eh ! youp ! ma commère,
baisers, ma chère,
On vous les rendra.

ENSEMBLE.

Frappez c'nest rien qu'ça, etc.

DENISE.

Sautez donc mieux qu'ça, etc,

EUGÈNE et DENISE, *à la fin de la bourrée.*

Youp ! *(Eugène embrasse Denise, puis en se retournant il aperçoit Hubert qui de son côté embrasse Louison. — Denise et Eugène poussent un cri de surprise.)*

HUBERT.

Ne te dérange pas, cher ami, je te présente ma femme.

DENISE et EUGÈNE.

Sa cousine ! sa femme !

HUBERT.

Oui, la baronne de Fontenay... Je te remercie de me l'avoir amenée, et je vous remercie tous les deux d'avoir songé au repas des fiançailles.

EUGÈNE.

Ah !... je comprends ! *(Il regarde Louison qui baisse les yeux.)* Qui va à la chasse perd sa place.

HUBERT, *à demi-voix, en lui montrant Denise.*

Qui va à la chasse change de place.

EUGÈNE, *vivement.*

Tais-toi !

DENISE, *galment.*

Et youp donc !

TOUS.

Youp !

(Tous les quatre dansent la bourrée avec beaucoup d'entrain et le rideau baisse.)

FIN

Paris. — Typ. de Mme Ve Dondey-Dupré, rue St-Louis, 46.